

).

Cette chaleur affectueuse qui a entouré mes premiers pas dans le monde mathématique, et que j'ai eu tendance un peu à oublier, a été importante pour toute ma vie de mathématicien. C'est elle sûrement qui a donné une semblable tonalité chaleureuse à ma relation au milieu que mes aînés incarnaient pour moi, Elle a donné toute sa force à mon identification à ce milieu, et tout son sens à ce nom de "communauté mathématique".

Visiblement, pour beaucoup de jeunes mathématiciens aujourd'hui, c'est d'être coupés dans leur temps d'apprentissage, et souvent bien au-delà, de tout courant d'affection, de chaleur ; de voir reflété leur travail dans les yeux d'un patron distant et dans ses parcimonieux commentaires, un peu comme s'ils lisaient une circulaire du ministère de la recherche et de l'industrie, qui coupe les ailes au travail et lui enlève un sens plus profond que celui d'un gagne-pain maussade et incertain.

Mais j'anticipe, en parlant de cette disgrâce-là, la plus profonde de toutes peut-être, du monde mathématique des années 70 et 80 - le monde mathématique où ceux qui furent mes élèves, et les élèves de mes amis d'antan, donnent le ton. Un monde où, souvent, le patron assigne son sujet de travail à l'élève, comme on jette un os à un chien - ça ou rien ! Comme on assigne une cellule à un prisonnier : c'est là que tu purgeras ta solitude ! Où tel travail minutieux et solide, le fruit d'années de patients efforts, se trouve rejeté par le mépris souriant de celui qui sait tout et qui a le pouvoir en mains : "ce travail ne m'amuse pas !" et la question est classée. Bon pour la poubelle, n'en parlons plus. . .

De telles disgrâces, je le sais bien, n'existaient pas dans le milieu que j'ai connu, parmi les amis que je hantais, dans les années cinquante et soixante. Il est vrai que j'ai appris en 1970 que c'était là plutôt le pain quotidien dans le monde scientifique en dehors des maths - et même dans les maths ce n'était pas si rare apparemment, le mépris à visage ouvert, l'abus de pouvoir flagrant (et sans recours), même chez certains collègues de renom et que j'avais eu l'occasion de rencontrer. Mais dans le cercle d'amis que j'avais naïvement pris pour "le" monde mathématique, ou tout au moins comme une expression miniature fidèle de ce monde, je n'ai rien connu de tel.

Pourtant, les germes du mépris devaient y être déjà, semés par mes amis et par moi et qui ont levé en nos élèves. Et non seulement en nos élèves, mais aussi en tels de mes anciens compagnons et amis. Mais mon rôle n'est pas de dénoncer ni même de combattre : on ne combat pas la corruption. De la voir en tel de mes élèves que j'ai aimé, ou en tel des compagnons d'antan, quelque chose en moi se serre - et plutôt que d'accepter la connaissance que m'apporte une douleur, souvent je refuse la douleur et me débats et me réfugie dans le refus et une attitude de combat : telle chose n'a pas lieu d'être ! Et pourtant elle est - et même, je sais au fond quel en est le sens. A plus d'un titre, je n'y suis pas étranger, si tel élève ou compagnon d'antan que j'ai aimé, se plaît à écraser discrètement tel autre que j'aime et en qui il me reconnaît.

A nouveau je digresse, doublement je pourrais dire - comme si le vent du mépris ne soufflait qu'autour de ma demeure ! C'est pourtant par son souffle sur moi surtout et sur ceux qui me sont proches et chers que j'en suis touché et le connais. Mais le temps n'est pas mûr pour en parler, si ce n'est à moi-même seulement, dans le silence. Il est temps plutôt que je reprenne le fil de ma réflexion-témoignage, qui pourrait bien prendre le nom "A la poursuite du mépris" - le mépris en moi-même et autour de moi, dans ce milieu mathématique qui fut le mien, dans les années cinquante et soixante.